

# **Bleue comme une orange**

## **10/16 - L'Éthique catholique et l'esprit du capitalisme**

### **Lessius et les jésuites à la *reconquista* des Flandres**

Selon un cliché aussi buté qu'erroné et venu d'abord d'Engels, le protestantisme serait l'idéologie dont la bourgeoisie avait besoin pour couvrir d'un voile de piété le développement sauvage du capitalisme. « Je récuse expressément la possibilité de la thèse absurde selon laquelle la seule Réforme [...] aurait créé l'esprit capitaliste. » Malgré ses protestations, Max Weber, le sociologue de *L'Éthique Protestante et l'esprit du capitalisme*, est constamment cité à l'appui de cette « thèse absurde ». On verra ici, comment la *Reconquista* hispano-catholique des Flandres au XVI<sup>e</sup> siècle, contre les protestants repoussés aux « Pays-Bas du nord », mobilise les arguments, anciens déjà, des franciscains et des dominicains, en faveur du commerce de l'argent. À l'avant-garde de cette reconquête, le corps d'occupation spirituel des jésuites - 3 000 frères pour 32 000 habitants, à Lille au début du XVII<sup>e</sup> siècle : un pour dix – et leur champion, Léonard Lessius de Louvain (1554-1623), « l'Oracle des Pays-Bas ». Quand il s'agit d'argent, tous les hommes sont de la même religion, selon Voltaire. Mais on verra en fin de compte qu'il ne s'agit pas tant d'argent que de *puissance* et des *moyens* de la puissance.

Le protestantisme associe l'efficacité économique à l'austérité personnelle : on gagne, on investit, on gagne encore plus, etc. Mais on ne dépense pas un sou pour soi. D'où cet art du clair-obscur porté à la perfection par la peinture hollandaise : la clarté de la réussite dans une obscure frugalité. Autant dire la première énonciation d'un oxymore devenu platitude : l'obscur clarté du développement durable, de la GPA éthique, du capitalisme responsable, de la croissance verte, etc. Une affectation d'ascèse et d'humilité tapie dans un luxe étouffé. Enfonçons la porte ouverte : une certaine hypocrisie. Tout ceci est-il donc protestant ? Y a-t-il chez Luther et Calvin une rupture théologique avec le catholicisme romain ou doit-on voir en eux d'énigmatiques *réformateurs* revenus à la lettre du message évangélique ?

« Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-là. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui rampe sur la terre », enjoint le dieu de la Genèse au couple primordial.

Malgré cette injonction, l'écologiste protestant Jacques Ellul relativise le labeur supposément réclamé de ces deux premiers humains (nés de l'*humus*) qui, ne l'oublions pas, batifolent dans le jardin d'Éden : « Il faut cultiver, d'accord, mais sans que cela ait la moindre utilité puisque les arbres du jardin poussent en abondance et donnent apparemment leur fruit sans soin particulier de l'homme<sup>1</sup>. » Tout au long du Moyen-âge, précise Ellul, le travail est considéré comme une peine, une

---

<sup>1</sup> *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?*, La Table ronde, 2013.

mortification, un accablement. Il ne revêt une connotation positive que dans la communion du travailleur avec les souffrances du Christ. Le travail est une nécessité, non une idéologie, encore moins une joie. Ce n'est qu'avec l'avènement des idéologies bourgeoise au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis socialiste au XIX<sup>e</sup>, que le travail se pare de vertus émancipatrices – le travail rend libre. C'est alors seulement que les chrétiens se seraient adaptés aux nouvelles idéologies industrielles de l'Europe.

Quoi qu'en dise Ellul, le travail se rationalise bel et bien dans les monastères, tout au long du Moyen-âge, engendrant tout à la fois un machinisme diversifié, une puissance matérielle, économique et financière, et l'éthique besogneuse qui approuve toute cette activité. *Dieu vit que cela était bon.*

Jean Gimpel dans *La Révolution industrielle du Moyen Âge*<sup>2</sup> comme Pierre Musso dans *La Religion industrielle*<sup>3</sup> rappellent que les âges prétendument *obscurs* et *moyens* furent des moments d'innovations techniques portées par des catholiques tout à fait romains. Cette éthique du travail, du travail *rationnel*, Musso la fait remonter aux monastères cisterciens. Le premier est fondé en 1098 à Cîteaux, dans le duché de Bourgogne, qui n'englobe pas encore les Flandres. Selon les cisterciens, l'ordre bénédictin de Cluny, fondé en 1049 en Bourgogne également, s'est perdu dans l'opulence, les splendeurs, et les mondanités. Ils entendent restaurer la Règle de Saint-Benoît édictée en Italie au VI<sup>e</sup> siècle, notamment celle-ci, qui n'est pas sans rappeler l'enfermement dans les coopératives minières du Nord-Pas de Calais ou du campus Google – du moins jusqu'à l'avènement du télétravail :

« Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte les moines n'auront pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes<sup>4</sup>. »

Abstinence, ascèse, travail. Les cisterciens besognent à l'intérieur de leur cloître, en reclus, à l'abri des tentations du monde extérieur, quand les bénédictins de Cluny nourrissent une liturgie pompeuse. Les cisterciens refusent d'exploiter les serfs et travaillent avec une ferveur mystique, les Clunisiens éblouissent le monde de leurs édifices majestueux. Les cisterciens s'emploient d'abord à la culture des terres alentour. Ils plantent les ceps qui font encore la renommée des vins de Bourgogne – le sang du Christ. Au fur et à mesure de leur dispersion, ils couvrent l'Europe de moulins à huile, à farine, à papier. Leurs pilons travaillent le métal, foulent les draps, alimentent les foyers des forges. Sur 1 500 mètres le long de la Seine, à l'entrée de l'île de la Cité, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, soixante-huit moulins forment selon Gimpel, « un véritable complexe industriel ». Le couloir du moulinage parisien est au XIV<sup>e</sup> ce que le couloir de la chimie rhodanien est à notre époque. Et il est tout-à-fait catholique. L'organisation du travail monastique préfigure celle de la manufacture, puis de l'usine. La Règle de Saint Benoît « *Ora et labora* » (prie et travaille) incite à

---

<sup>2</sup> Seuil, 1975.

<sup>3</sup> Fayard, 2017.

<sup>4</sup> Règle de Saint-Benoît, ch. 7.

la rationalisation de l'ouvrage : travailler mieux pour prier plus. Si la cloche, cette voix de Dieu sur Terre, rythme les temps de prière (les matines, les laudes, les vêpres, etc.), elle rythme donc également les temps de travail – sous la haute autorité du « frère ponctuel ». Plus tard en Flandres, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'horloge ou la cloche (*klok* ou *cloke* en néerlandais), quittera le monastère pour se hisser en haut du beffroi et imprimer son rythme aux travailleurs profanes. Entre autres cloches – celle de l'alarme, celle de l'ouverture et de la fermeture des portes de la ville –, les beffrois de Bruges et Courtrai se dotent d'une « cloche de travail » (*werke-cloke*). Le « temps du marchand » (J. Le Goff), puis le « temps industriel » (E. P. Thompson), s'imposeraient sur le « temps de l'église ». En fait, c'est plutôt le temps du monastère-horloge qui se diffuse chez les artisans drapiers et leurs commanditaires, et qui désormais s'achète et se vend comme marchandise, et se rationalise comme capital. « Le temps, c'est de l'argent », dira le plus éminent des fondateurs des États-Unis, le puritain Benjamin Franklin.

Retour chez les cisterciens. Dans le Poitou, en Flandre maritime ou dans la région anglaise des Fens (autour de l'Abbaye de Swineshead), les cisterciens rationalisent leur temps à assécher, s'approprier, et mettre en culture les marécages. Aussi bien, les grands défrichements des X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles sont le fait de moines pionniers qui ouvrent des clairières et ravagent les forêts primaires. Le culte du travail cistercien bonifie le territoire européen avec une efficacité sans merci :

« Des pelotons entiers de moines, penchés toute la journée sur une terre ingrate, lui déchiraient les flancs et luttaient contre sa stérilité. La cognée et la charrue, ces deux armes pacifiques de la civilisation, s'acharnaient sans relâche contre la résistance opiniâtre du sol et de la forêt »,

s'exalte l'historien catholique belge Godefroid Kurth dans *Les Origines de la civilisation moderne* en 1912.

Avis aux progressistes : les catholiques sont alors les agents du progrès.

Aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les croisades dynamisent le commerce au long cours cependant que les draperies accroissent leur productivité. L'industrie textile prospère aux Pays-Bas français (Flandre, Artois, Cambrésis, Boulonnais, Hainaut)<sup>5</sup>, ainsi qu'en Picardie et en Normandie. Les draps les plus vendus, et les marchands les plus vendeurs, sont à coup sûr ceux d'Arras, les plus actifs sur la place commerciale de Gênes à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et dans une moindre mesure ceux de Douai, Lille, Cambrai. Il n'est qu'à traduire le mot « tapisserie » en italien pour se faire une idée de l'éclatante réussite arrageoise : *arazzo*. Les caravanes empruntent encore la route terrestre, les marchands flamands et italiens se rencontrent dans les foires de Champagne. Leur activité se divise alors en deux catégories spécialisées : un « commerçant-capitaliste », détenteur de marchandises, charge le « commerçant-voyageur » des opérations de fret et de marchandage au loin. Ce dernier reçoit entre le quart et le tiers des bénéfices, et parfois même un salaire, pour les dangers encourus – toutes sortes de brigands dévalisent les caravanes à l'orée des bois. Des

---

<sup>5</sup> Voir *Histoire des Pays-Bas français* sous la direction de Louis Trenard, éd. Privat, 1984.

commerçants, mais aussi des chevaliers et autres nobles, joignent leurs forces et leurs capitaux pour financer des expéditions, divisant d'autant les risques pécuniaires du trajet. Ils créent à cet effet les premières sociétés en nom collectif, ancêtres de nos sociétés anonymes. La richesse du marchand arrageois Robert Crespin est telle qu'elle rivalise avec celle du comte de Flandres. Les patriciens d'Arras et Douai accumulent tant d'argent que des marchands-drapiers qui achètent les matières premières font travailler les artisans à domicile et vendent les produits finis. Ces marchands-drapiers deviennent rentiers, propriétaires de capitaux mobiliers et immobiliers. Ils ont dès lors les reins suffisamment solides pour prêter de l'argent et pratiquer l'usure (le prêt d'argent avec intérêt), malgré l'interdit de l'Église. *Ils font travailler l'argent* – ce qui est le propre du capitaliste et du financier. Ils prêtent aux princes, aux marchands italiens et aux villes flamandes<sup>6</sup>, émettent des lettres de change et de crédit, établissent des instruments de paiement en différé, et tiennent de minutieux livres de compte qui font la joie des historiens. Quand les progrès de la marine abaissent les coûts de transport, et que la nouvelle draperie flamande concurrence la draperie artésienne, ces marchands d'Arras investissent dans les ports de Calais, Dunkerque, Gand et Bruges. Ainsi délaissent-ils au XIV<sup>e</sup> siècle le transport terrestre des marchandises et les foires de Champagne.

La voie maritime par Gibraltar est donc peu à peu préférée à la voie alpestre. Les premiers bateaux génois débarquent à Bruges en 1277, bientôt suivis par les Vénitiens et les Florentins qui installent leurs représentants permanents. Bruges devient la première place commerciale et financière d'Europe. Y débarquent les fourrures et les métaux venus de Pologne, les laines d'Angleterre, les épices et soieries d'Italie, alors que les draps flamands s'exportent jusqu'en Syrie. Les marchands italiens devisent à jours et heures fixes dans l'*hostel* de la riche famille Van der Beurse à propos des cours et qualités des marchandises, des participations aux bénéfices, des prêts avec « risque de mer ». *En un mot*, ils empruntent le patronyme des Van der *Beurse* pour inaugurer la « Bourse » moderne, ce lieu d'échange de valeurs. C'est à Bruges que la bourse perd son sens premier de portemonnaie, du latin *borsa*, cuir.

Les marchands méditerranéens et flamands créent alors des institutions dédiées au capitalisme commerçant. La couronne d'Aragon met sur pieds, à Barcelone le 20 janvier 1401, la « Table de change », premier ancêtre de la banque publique, en l'occurrence municipale, avant que Brugeois, Anversois et, plus tard, Hollandais, n'institutionnalisent l'activité. Le premier édifice dédié aux opérations boursières est bâti à Bruges en 1409 place de la Bourse, là où précisément résidaient les Van der Beurse, le deuxième à Anvers en 1460, dont la vigueur économique détrône peu à peu sa concurrente Bruges.

Ces bourses ne sont pas encore le lieu central et unique des échanges, qui restent divisés en communautés nationales (dans telle auberge les Écossais, dans telle autre les Espagnols, etc.). La première Bourse *générale* n'apparaît qu'en 1531, toujours à Anvers, sur le fronton de laquelle on peut lire : *Ad usum mercatorum cujusque gentis*

---

<sup>6</sup> « Capitaux et industrie textile au Moyen-âge dans es régions septentrionales », Gérard Sivéry, *Revue du Nord*, n° 275, 1987.

*ac linguae* : « À l'usage des marchands de tous les pays et de toutes les langues<sup>7</sup> ». On prend la mesure de l'universalisme boursier quand l'empire espagnol et les marchands portugais y déposent l'or et l'argent pillés du Mexique au Pérou. Les Flandres « belges » (Bruges, Gand, Anvers) connaissent une croissance exorbitante. Alors qu'au début du XV<sup>e</sup> siècle l'Angleterre ne compte encore que deux millions d'âmes, les Pays-Bas bourguignons en comptent 2,5 millions, les Flandres 730 000, et la seule ville de Gand 65 000.

Un artiste, le Brugeois Jan van Eyck (1390-1441), témoigne de la richesse des Flandres de cette époque, faite de piété catholique, d'industrie, de commerce et de banque. Il est le peintre de cour de Philippe Le Bon, duc de Bourgogne installé à Lille pour régner sur les Pays-Bas. Van Eyck demeure le plus connu de ces « Primitifs flamands » qui, en plus de peindre les princes et les scènes bibliques, répondent aux commandes des bourgeois, des marchands et des banquiers – soit, des capitalistes les plus influents d'Europe. *Les époux Arnolfini* représente les épousailles, en 1434, de Giovanni Arnolfini, né d'une riche famille de marchands toscans, installé à Bruges en 1421 pour travailler dans la succursale familiale, avec Giovanna Cenami, fille d'un riche banquier toscan installé à Paris. Mais c'est *L'Adoration de l'agneau mystique* (1432), appelé aussi *Autel de Gand*, qui représente le mieux cet enchevêtrement de puissances religieuse et laïque de l'époque. Certes, *L'Agneau mystique* symbolise la souffrance du Christ, mais aussi *un agneau*, ou plutôt un bélier, cet animal dont la laine fait la richesse des Flandres. Van Eyck rend hommage en un coup de pinceau à la religion catholique et à la puissance des commerçants drapiers. Mais aussi à l'ordre chevaleresque créé deux ans plus tôt à Bruges par Philippe Le Bon : l'ordre de la Toison d'or. Un mouton dont la laine est d'or, l'image est éloquente<sup>8</sup>, et si les poules aux œufs d'or existaient, nul doute qu'un ordre aurait été créé en leur honneur et un tableau, des dizaines de tableaux, peints par les Flamands. L'agneau est mystique, sa valeur marchande, un don de Dieu. Les deux commanditaires du tableau, le couple Joos Vijd et Elisabeth Borluut, figurent sur le retable. Elisabeth est la fille de riches patriciens gantois. Joos est un bourgeois, un marchand, qui vient d'être anobli – un transfuge de caste. C'est une consécration du dieu Argent chez ces Flamands qui rivalisent de richesse avec les royaumes de France et d'Angleterre, ruinés par cent ans de guerre.

Les agents d'un tel essor économique et urbain goûtent peu la morale monacale des cisterciens, entre autres, qui comme leurs devanciers de Cluny, finirent par thésauriser leur richesse et théâtraliser leur puissance, et par là celle de Dieu, accumulant fastes, dorures, tableaux et constructions somptueuses. Un gaspillage économiquement irrationnel. Face à la vieille économie catholique, à son *mésusage* des richesses, c'est l'ordre des franciscains surtout, du nom de François d'Assise (1181-1226), qui va assouplir les vieux interdits, la vieille mentalité catholique, et accompagner idéologiquement le développement de l'économie urbaine et marchande.

---

<sup>7</sup> « Les origines des bourses commerciales », Hans Van WervekeIn, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1936.

<sup>8</sup> Lire le récit du vernissage du retable fait par Bart van Loo dans *Les Téméraires, quand la Bourgogne défiait l'Europe*, Flammarion, 2020.

François est lui-même fils de marchand italien, né à Assise dans la riche région du nord de l'Italie. La légende de sa conversion raconte qu'après une transaction pour le compte de son père, François jette littéralement l'argent par les fenêtres d'une église et fait vœu de pauvreté. Il vit ensuite auprès des *rustici*, vêtu de loques. La Règle de François ordonne de travailler « fidèlement et dévotement », « bannissant [ainsi] l'oisiveté » (autant celle des mendiants que des rentiers), ne tirant aucun revenu pécuniaire « comme il convient aux serviteurs de Dieu et aux disciples de la très sainte Pauvreté. » L'argent amassé, l'argent qui dort, n'est pas selon lui la bonne mesure de la richesse des hommes. La vraie richesse doit *servir* la communauté des chrétiens. L'argent doit être *utile* à celle-ci, et non satisfaire la cupidité improductive de quelques oisifs. François distingue ainsi les usuriers qui font de l'argent avec l'argent, des commerçants qui font circuler l'argent. Si les franciscains refusent (dans un premier temps) l'usure, ils encouragent l'échange et l'investissement. Sociologiquement, les moines franciscains sont urbains, ils vivent aux côtés des marchands italiens et provençaux, s'occupent d'économie. Ils soutiennent le prêt public, l'émission par les autorités communales de titres de créances, donc de morceaux de papier d'argent virtuel que l'on peut échanger, et « à même d'assurer le bon fonctionnement de la ville-marché chrétienne », comme le résume l'historien milanais Giacomo Todeschini dans *Richesse franciscaine*<sup>9</sup>. L'accumulation de capital se justifie par son utilité publique. D'ailleurs, par capital, les franciscains n'entendent pas uniquement l'argent et les titres en circulation, mais aussi « l'art », les compétences, des barbiers, des médecins, des cordonniers, appelées à s'inscrire à l'*actif* de la communauté des chrétiens. Les franciscains sont en quelque sorte les ancêtres de nos technocrates. Les savoir-faire, comme l'argent, sont reconnus comme des *moyens* de puissance terrestre et divine.

Les franciscains fondent en Italie – non sans quelque ressentiment envers les banquiers juifs, accusés de s'accaparer et de dilapider l'argent public à chaque crise économique – des Monts-de-Piété, ces banques chrétiennes qui prêtent sur gage. Selon eux, l'argent investi dans le Mont-de-Piété possède non seulement l'utilité de secourir les démunis et d'offrir une perspective de salut aux âmes des commerçants donateurs, mais il est un instrument de développement économique ici-bas. Ces banques évitent le stérile, l'improductif, le paresseux sommeil de l'argent dans les bourses des possédants. L'argent retourne ainsi en circulation. L'idéologie franciscaine est une « éthique de la richesse en mouvement », résume encore Todeschini. C'est dans cette conception franciscaine qu'apparaissent, dès le XV<sup>e</sup> siècle, les premières métaphores de l'argent circulant dans la société comme le sang dans le corps humain, quatre siècles avant les saint-simoniens. Travail, ascèse personnelle, réinvestissement des profits, l'historien Luca Parisoli titre son étude des franciscains *Pauvreté et capitalisme*. En conclusion :

« Les franciscains ont précédé les calvinistes dans l'élaboration théorique d'une mentalité favorable au développement du capitalisme<sup>10</sup>. »

---

<sup>9</sup> Éd. Verdier, 2004.

<sup>10</sup> *Pauvreté et capitalisme*, Officina di studi medievali, 2008, cité par P. Musso, *op. cit.*

Ainsi Weber avait raison. L'éthique protestante du capitalisme procède d'une morale chrétienne et catholique antérieure.

La « Guerre de 80 ans », qui oppose la couronne d'Espagne aux Gueux néerlandais de 1568 à 1648, vide les Flandres de leurs populations industrielles et de leurs richesses, enfuies vers le nord. Le roi d'Espagne Philippe II, puis sa fille Isabelle, gouverneure des Pays-Bas du sud de 1598 à 1633 (aujourd'hui la Belgique et le nord de la France), organisent la *reconquista* hispano-catholique. Pour prêcher, il faut des prêcheurs. Un regard sur le cas lillois suffit pour voir l'ampleur de leur déploiement aux Pays-Bas du sud<sup>11</sup>. Les Brigittines s'installent en 1604 rue des Malades, suivies par les Augustins en 1614, les Carmes déchaussés en 1616, les Minimes en 1618, les Carmélites en 1626, les Pénitentes en 1627, les Annonciades, les Urbanistes et les Augustines de la Charité en 1633, et enfin les Ursulines en 1638. Le nombre de couvents double en trente ans. La re-catholicisation du pays passe par la charité, le soin aux malades, aux orphelins et aux vieillards. Les riches marchands se délestent d'une part de leurs fortunes au profit des couvents, des hôpitaux, des léproseries et du Mont-de-Piété. Mais la lutte contre les hérétiques ne se limite pas aux bonnes œuvres. Les calvinistes disparus, sorcières et sorciers les suivent au bûcher. Voyez l'Affaire des Brigittines de 1614. On ne sait si ce sont les effets du vin de messe, de concoctions maléfiques, ou de l'abstinence sexuelle – ou une combinaison des trois –, mais les sœurs sont prises de délires. Elles se trémoussent sur l'autel au nez de l'abbesse, jouent avec les crucifix, et entendent des voix. La bien nommée Marie de Sains, « princesse des magiciennes », s'accuse d'orgies sexuelles organisées avec trois de ses copines et un démon aux pieds de bouc. Les deux exorcistes jésuites chargés de l'affaire concluent à une « possession » par le diable. Ils proposent de passer au feu Marie de Sains ainsi que le chanoine Leduc et le confesseur du couvent. L'affaire remonte jusqu'au pape qui doute de la culpabilité des possédées. Marie de Sains terminera néanmoins sa vie en prison<sup>12</sup>.

La reconquête est aussi besogneuse. Le curé de l'église de Saint-Étienne se plaint en 1628 d'officier trente-six messes par jour, contre quinze quelques années plus tôt<sup>13</sup>. Halte aux cadences *infernales* ! Heureusement, il y a les jésuites ; 3 000 frères pour 32 000 habitants, à Lille au début du XVII<sup>e</sup> siècle – un pour dix. Un vrai corps d'occupation spirituel.

Cette Compagnie de Jésus, fondée par Ignace de Loyola en 1540, en pleins troubles avec les réformés, recrute et forme les agents les plus efficaces et combattifs de la Contre-Réforme (*ad majorem gloria Dei*). Les jésuites sont missionnaires, propagandistes, enseignants, lettrés, savants, diplomates, des « soldats du Christ » - et du pape auquel ils obéissent *perinde ac cadaver* (à la manière d'un cadavre). Ils ont d'ailleurs un général que l'on surnomme « le pape noir ». Demandez à Macron, passé par La Providence, le lycée jésuite d'Amiens (*et tu quoque*, Tomjo). Ils dirigent plus de 600 collèges au XVIII<sup>e</sup> siècle, en Europe, aux Amériques, en Inde, en Chine.

---

<sup>11</sup> Voir *Lille, d'Isla à Lille Métropole*, Alain Lottin, éd. La Voix du nord, 2003.

<sup>12</sup> « Rue des Brigittines (Lille) », wikipedia.fr.

<sup>13</sup> *Lille, d'Isla à Lille Métropole*, op. cit.

Qu'enseignent-ils ? La théologie évidemment, mais aussi les sciences modernes apparues en même temps qu'eux : mathématiques, physique, astronomie, malgré leur longue opposition au système de Copernic (1473-1543). L'enseignement des sciences est le moyen de réfuter les pensées magiques des sorciers autant que de « trouver Dieu en toutes choses », selon saint Ignace lui-même. « La contemplation de l'œuvre de Dieu est l'une des activités les plus nobles de l'esprit ; c'est le but principal de l'étude de la nature », justifiera l'astrophysicien jésuite Angelo Secchi au XIX<sup>e</sup> siècle. Les jésuites sont modernes. Ils sont dans le monde, qu'ils étudient, et de leur temps, qui est celui des découvertes astronomiques et anatomiques permises par les télescopes et microscopes inventés en Hollande. Ainsi Jan-Karel della Faille, l'un des plus éminents jésuites des Pays-Bas méridionaux, né à Anvers en 1597 dans une famille de commerçants, met à profit ses études de mathématiques et de géométrie pour conseiller le roi d'Espagne Philippe IV en matière de génie militaire et de fortifications. Il publie à Anvers, en 1632, un *Théorème du centre de gravité*, dont le célèbre mathématicien néerlandais Christiaan Huygens (1629-1695) reconnaît lui-même l'utilité.

Les jésuites tiennent des sorbonnards et des jansénistes leur détestable réputation de « novateurs » et de mondains, de « marchands et d'usuriers », laxistes en matière de morale et d'économie<sup>14</sup>. Alors que les Habsbourg ont perdu une bonne partie de la richesse flamande, le plus illustre des jésuites flamands, Leonardus Lessius (1554-1623), lance l'offensive idéologique qui justifiera les activités commerciales et bancaires des marchands anversoises.

Soyons francs, sans Wim Decock, historien du droit et auteur d'un ouvrage sur *Le Marché du mérite*, on ne se serait pas soucié de Leonardus Lessius, son lointain prédécesseur à l'université catholique de Louvain/Leuven (Belgique)<sup>15</sup>. Il est vrai qu'on n'aurait pas lu non plus le livre de Decock si on n'avait d'abord cherché des éléments sur le catholicisme et l'esprit du capitalisme – en amont et concomitamment au schisme protestant. Donc Lessius – enfin Lenaert Leys – avant qu'il ne latinise son nom.

Né en 1554, à Brecht, près d'Anvers, orphelin à six ans, recueilli par son oncle qui voudrait l'envoyer à Anvers pour y apprendre le métier de marchand, notre brillant sujet obtient en 1567, à 13 ans, une bourse lui permettant d'étudier au collège d'Arras (Pas-de-Calais), à Douai (Nord) et à l'université de Louvain où cinq ans plus tard, en février 1572, il finit premier de son année, décrochant son diplôme de maître ès arts. L'équivalent de notre baccalauréat avant que celui-ci ne devienne un simple certificat de présence. Les Flandres, hein, c'est vague, ça va, ça vient, de la Somme à l'Escaut. Et même, pour être précis, de l'Authie, un fleuve parallèle à 40 kilomètres au nord de la Somme, jusqu'à l'Escaut. De Berck à Anvers, 280 kilomètres de grèves, d'estuaires et de marais alanguis vers le nord-est. Bref.

Lessius a 18 ans, il peut faire son droit (civil et canonique), médecine, théologie ou se lancer dans les affaires avec sa famille. Son goût des idées et du combat militant l'entraîne dans une carrière universitaire et ecclésiastique au sein de la Compagnie de

---

<sup>14</sup> Cf. Pascal, *Les Provinciales*.

<sup>15</sup> Ed. Zones sensibles, 2019.



Jésus qui ratisse dru parmi les étudiants de Louvain. Après son noviciat à Saint-Omer (Pas-de-Calais), il rejoint en 1574 le collège d'Anchin à Douai (Nord), où le roi Philippe II d'Espagne a fondé une université catholique douze ans plus tôt, afin de combattre les docteurs protestants. Lessius y enseigne la philosophie aristotélicienne, tout en s'initiant au droit. Le voici à Liège, en Wallonie, « un havre de paix, selon Wim Decock, comparé au climat révolutionnaire des Pays-Bas » (celui de la guerre de 80 ans). Il y suit des études de théologie au collège des jésuites (un de plus) et est ordonné prêtre en 1582, à 28 ans, avant d'aller faire sa maîtrise de théologie entre mai 1583 et avril 1584 au collège des jésuites de Rome, sous la direction des plus grands maîtres de l'époque. De retour au collège – jésuite – de Louvain, il enseigne ce qu'il a appris – Thomas d'Aquin, la *Somme théologique* – mais enrichi de ses propres commentaires élaborés d'après les ouvrages de l'École de Salamanque ; un courant de théologiens et de juristes ibériques, ainsi dénommé par les économistes du XX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement préoccupé par la résolution de cas moraux pratiques – donc, par les fondements juridiques du raisonnement moral.

Decock ajoute du reste que cette préoccupation ne se limite ni à l'empire espagnol, ni à l'époque de Lessius, ni à l'ordre des jésuites. On a déjà vu l'apport des franciscains en la matière. Decock rappelle le *Traité des contrats*, du franciscain Pierre de Jean Olieu (1248-1298) en 1294, ennemi de la thésaurisation, mais apôtre du commerce et de la circulation de l'argent. *Idem* pour le théologien allemand Conrad Summenhart (*circa* 1450-1502), auteur, vers 1500, d'un fort *Traité en sept parties sur les contrats* qui inspire l'École de Salamanque. *Idem* pour le dominicain italien Thomas de Vio (1469-1534), *alias* Cajétan, auteur, entre 1508 et 1523, d'un commentaire de référence sur la *Somme théologique*, légat du pape qui l'envoie en 1518 à la diète d'Augsbourg porter la contradiction contre Luther. Sans oublier le dominicain Francisco Vitoria (1483-1546), défenseur des Indiens auprès de Charles Quint, également apôtre du commerce, de la libre circulation des biens, des personnes et des idées, considéré comme le fondateur de l'École de Salamanque dans les années 1520 ; ni son confrère, Martin de Azpilcueta (1491-1586), docteur en droit canonique à l'université de Salamanque à partir de 1524, dont le savant *Manuel des confesseurs* traite si bien de l'éthique économique que les jésuites s'en servent pour la formation des prêtres.

On y trouve cette précieuse doctrine de la « restriction mentale » qui permet de mentir aux hommes par omission ou ambiguïté, tant qu'on dit la vérité à Dieu, *in petto* ; ainsi qu'une défense du prêt à intérêt, jusqu'alors prohibé par l'église. Azpilcueta estimant que l'argent en tant que bien de valeur mérite rémunération, au même titre qu'un cheval, une brouette ou tout autre bien dont on vend l'usage pour un temps limité. D'autant que le prêteur/loueur se prive pour ce même temps du gain qu'il aurait pu retirer de l'usage du cheval, de la brouette ou de son *munus*. Nous connaissons aujourd'hui la phase contemporaine de cette logique, décrite en 2000 par Jeremy Rifkin dans *The Age of access : The New Culture of Hypercapitalism, Where All Life Is A Paid For Experience*<sup>16</sup> :

---

<sup>16</sup> 2005 pour la traduction française à La Découverte.

« Longtemps, le capitalisme s'est identifié à la propriété : le marché est d'abord ce lieu où nous échangeons les biens que nous possédons et ceux que nous désirons acquérir. Plus encore, la propriété constitue une composante essentielle, voire un "droit naturel" de l'être humain. Aujourd'hui, l'explosion des technologies de l'information et de la communication est à l'origine d'une mutation sans précédent : les marchés laissent la place aux réseaux, les biens aux services, les vendeurs aux prestataires et les acheteurs aux utilisateurs. [...] Et Internet ne fait qu'accélérer la dématérialisation de l'économie, obligeant chacun à être "connecté" s'il veut accéder aux loisirs, à la culture et au savoir. »

Wikipédia ajoute que les réflexions d'Azpilcueta sur les rapports de l'économie et de la morale chrétienne portent sur les effets de l'afflux de métaux précieux des Amériques et l'inflation qui en découle en Europe. Son verdict : c'est la quantité de métal précieux qui détermine le pouvoir d'achat de la monnaie. Plus il y a d'argent, moins il vaut cher. Moins il vaut cher, plus il en faut pour l'échanger contre d'autres biens, surtout si ces biens n'ont pas varié en quantité ou même diminué. Selon sa théorie de la valeur-rareté que nous appelons depuis « loi de l'offre et de la demande », tout bien devient plus cher lorsque la demande excède l'offre. On voit que nos directeurs spirituels se penchent avec précision sur les questions temporelles, afin de permettre aux marchands de mener une existence à la fois pieuse et prospère, et aux majestés catholiques de ne pas dépérir face aux puissances protestantes.

Le dominicain Domingo de Soto (1494-1560), membre également de l'École de Salamanque, élève de Francisco Vitoria, confesseur de Charles Quint, et maître d'œuvre de la controverse de Valladolid sur les droits des Indiens (1550-1551), lance un genre avec son traité *De la justice et du droit* (1553-1554), où les jésuites, et d'abord Lessius, vont exceller : comment négocier avec le ciel lorsqu'on est marchand ? Quels accommodements sont permis ? Épineuse question puisque l'idéal de cette lucrative activité, congénère de la piraterie, est d'acheter la marchandise au moins cher et de la vendre au plus cher qu'elle ne vaut. D'où les interminables *marchandages* sur ce qui fait la valeur et le (juste) prix de celle-ci. Peut-on être à la fois marchand – et qui plus est *marchand d'argent* (prêteur, usurier, banquier, financier) – et bon chrétien ? bon catholique ? On a vu que les théologiens réformés, Luther, Calvin, avaient répondu plus que oui à cette question<sup>17</sup>. L'enjeu est donc pour ces théologiens économistes et pour les princes qui requièrent leur expertise, de libérer la conscience des argentiers catholiques afin de rivaliser avec les juifs et les protestants.

Passons sur les féroces querelles entre Lessius et les théologiens de l'université de Louvain à propos de la grâce et du libre arbitre, des œuvres et de la prédestination, qui reproduisent en interne les controverses passées et futures avec les protestants et les jansénistes. Mais notons que Michael Baius (1513-1589), *alias* Michel de Bay, et

---

<sup>17</sup> Cf. Chapitre 8, « Jean Calvin et l'esprit de l'industrialisme », 19 octobre 2020, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com).

Cornelius Jansenius (1585-1638), *alias* Cornelius Jansen, les farouches champions de saint Augustin et de ce courant crypto-calviniste, sont tous deux natifs des « grands » Pays-Bas. Le premier, Michel de Bay, serait aujourd'hui un Belge, né à Meslin-l'Évêque, dans le comté du Hainaut (wallon), alors partie des « Pays-Bas bourguignons ». Le second, Cornelius Jansen, naît à Acquoy, dans la province d'Utrecht, et fait ses études à Louvain, avant de devenir évêque d'Ypres (Flandre). On sait qu'austères et pessimistes ou joyeux et optimistes, tous ces théologiens trouvèrent de pieuses raisons de faire de l'argent – y compris de l'argent avec de l'argent – avec cet avantage pour les protestants, du travail conçu comme *vocation*, grâce à Luther qui dans sa traduction de la Bible fusionne l'appel divin (*Ruffunge*) et le travail (*Arbeit, Werk*), en un seul mot : *beruf*. Le même mot étant repris en néerlandais – *beroep* – avec la même double signification.

Si Lessius nous intéresse ici, c'est pour sa contribution à une doctrine catholique du « profit légitime », formulée en 1605 dans son traité *De la justice et de la loi*, et réimprimée une vingtaine de fois au XVII<sup>e</sup> siècle. Sa méthode nous importe également. Lessius combine l'érudition livresque, l'étude des Écritures et des Pères de l'église, avec l'enquête sur le terrain.

Il retourne chez lui, à Anvers, où son oncle voulait en faire un marchand, ville boursière dont l'Espagne doit refonder la richesse, après l'avoir saccagée trente ans plus tôt, en 1576, et il interroge marchands, banquiers et habitués de la bourse pour comprendre le fonctionnement technique de l'économie. C'est-à-dire qu'il se fait économiste. Cette clinique minutieuse lui vaut un crédit considérable – il sait de quoi il parle – jusqu'à lui valoir le surnom d'« oracle des Pays-Bas », ainsi que la faveur de Joseph Schumpeter (1883-1950) et Friedrich Hayek (1899-1992) quatre siècles plus tard. Ses arguties, parfois tortueuses, pour justifier ce négoce particulier de l'argent rappellent celles de la « finance islamique », aujourd'hui en plein essor entre Londres et Dubaï ; et la boutade de Voltaire selon qui, en matière d'argent, tout le monde est de la même religion.

« Face à la montée en puissance d'Amsterdam, nouvelle métropole du commerce mondial qui, en 1610, avait déjà réussi à attirer 450 familles marchandes en provenance des Pays-Bas méridionaux<sup>18</sup> », les élites d'Anvers veulent réagir, relancer le marché et la prospérité. C'est à leur intention, à celle des directeurs de conscience de l'Église catholique, que Lessius rédige les « consolations » qui apaiseront les âmes des marchands et banquiers, leur assurant que ni le commerce de l'argent, ni l'usure, ne les priveront de paradis. Par quel tour de passe-passe ? La chose est simple : une lettre obligataire, d'après Lessius, n'est rien d'autre qu'un papier ouvrant droit à de l'argent futur. Elle fait l'objet d'un contrat de vente des plus banals. Elle est donc une marchandise reçue contre de l'argent, et l'argent inscrit sur la lettre obligataire devient lui-même une marchandise comme une autre. L'affaire est dans le sac (ou plutôt dans la bourse), et le « fantôme de l'usure » disparaît. Le prix de la marchandise-argent (le taux d'intérêt) peut dès lors se négocier sur un marché, c'est-à-dire à la Bourse d'Anvers, au sein d'un empire tout-à-fait catholique. Subtil, non ?

---

<sup>18</sup> *Le Marché du mérite, op. cit.*

Lessius prolonge ensuite l'idée franciscaine selon laquelle le profit n'a de valeur que dans son utilité sociale, non pour lui-même. L'argent doit être considéré comme un outil de travail, celui du commerçant, aux potentialités productives. Il fait une analogie avec le paysan : bonnes semences donnent bonne récolte – de même pour l'argent bien semé, pour l'argent qui *travaille*. La monnaie est au commerçant ce que la semence est au paysan : elle est son outil, et non une abstraction, un signe de valeur, de richesse<sup>19</sup>. Ce qui fait de ces prêcheurs catholiques, en dernière instance, des productivistes.

Que devient dès lors l'interdit catholique de l'usure ? Est-il définitivement aboli ? Et qui interdit au banquier de se vautrer dans la spéculation ? Lessius exige d'abord que « le taux institué par la constitution impériale de Charles Quint [ne soit] pas dépassé. » En suivant les exigences d'un empereur catholique, l'usure ne serait pas vraiment « usuraire ». Puis, comme les franciscains avant lui et d'autres ordres mendiants, Lessius s'attache à promouvoir chez les marchands et banquiers une existence des plus frugales.

Quant au Mont-de-Piété, inauguré à Bruxelles en 1620 par l'archiduchesse Isabelle, le jésuite en garantit la licéité pour autant qu'il subviene aux besoins des pauvres. Ne reste plus qu'à définir la qualité de « pauvre », car même la pauvre archiduchesse Isabelle, dans le besoin, y aura recours pour financer ses dépenses de guerre. L'argent a ses raisons que la religion s'approprie. À toute préoccupation morale, à tout souci de pureté, les jésuites substituent l'élaboration d'un artifice. N'est mauvais que ce qui nuit à l'accroissement de la puissance catholique.

Epilogue. Les princes souverains, l'archiduc Albert d'Autriche et son épouse Isabelle, rétablissent leur autorité. La Trêve de douze ans (1609-1621) entre Espagnols et Néerlandais leur permet de restaurer la paix avec les protestants, moyennant une intolérance sans persécution. Leur alliance avec les autorités ecclésiastiques, les jésuites surtout, « contribuent à la transformation des Pays-Bas méridionaux en bastion de la Contre-Réforme<sup>20</sup>. » L'archiduc Albert demande conseil à Lessius, et Lessius lui dédicace son *De iusticia et iure*. Puis il écrit d'autres ouvrages, notamment de théologie ascétique. En 1615 le pape Paul V le remercie personnellement de ses bons services à l'église ; il meurt en 1623.

Loin de retrouver leur prospérité passée les « Pays-Bas méridionaux » traversent leur « Siècle de malheur ». Ni les tisserands, ni les banquiers ne reviennent. La métallurgie liégeoise saccagée, ne ressurgit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La peste de 1617 dévaste la région (8 000 morts à Lille en deux mois). Puis la Guerre de Trente ans (1618-1648) ruine un peu plus l'activité manufacturière. Enfin, les expéditions de Louis XIV dans l'Artois et les Flandres, à partir de 1667, retardent encore leur reprise économique. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que les maîtres des houillères du nord de la France et de la Wallonie, retrouvent leur noire opulence grâce à l'exploitation industrielle des gisements – et des mineurs.

---

<sup>19</sup> « Les Jésuites et la morale économique », Paola Vismara, Revue *Dix-septième siècle*, n° 237, 2007.

<sup>20</sup> *Le Marché du mérite*, op. cit., p. 199.

Moralité. Grattez l'appétit de lucre, vous trouvez la volonté de puissance. Grattez Dieu, vous trouvez Prométhée. Grattez la bourgeoisie associée aux prédicateurs jésuites, vous trouvez la technocratie. On peut le dire autrement : en dernière instance, la rationalité technicienne, le primat de l'efficacité et de la volonté de puissance, l'emporte sur les idéologies. Quels que soient les profits marchands et les moyens de contrainte que le Capital et l'Etat tirent de l'activité productive, ils n'en sont pas moins subordonnés, en dernière instance, à cette rationalité technicienne et aux technologues qui l'incarnent. Sans quoi il n'est pas d'efficacité, ni de production, ni de profit ou de puissance. Les puissants eux-mêmes sont esclaves de cette puissance qu'ils ne détiennent qu'aussi longtemps qu'ils l'accroissent et devancent leurs rivaux dans la course au progrès. Quitte à ce que cette puissance s'égoutte de l'élite des puissants à la masse des *subissants*, et qu'on la nomme alors « progrès de l'humanité ». Le travail des chrétiens – catholiques ou protestants - et de leur argent est bien affaire de nécessité – non d'idéologie. Mais ce travail n'est pas nécessaire seulement à la survie des hommes, il l'est à leur puissance et d'abord à celle des plus puissants d'entre eux.

*À suivre...*

**Tomjo / Pièces et main d'œuvre  
Lille, Grenoble  
Mars 2021**